

Les poètes parlent aux poètes

Un essai retentissant de l'Américain Dana Gioia paru il y a trente ans

Par **GUILLAUME LECAPLAIN**

« **L**a poésie américaine est désormais l'apanage d'une coterie. » Ainsi commence un coup de tonnerre publié en revue au début des années 90. Le long article – ou le court essai – affiche un titre aussi sobre que provocant : *Can Poetry Matter?* La poésie peut-elle compter? Le texte vient de paraître en France sous le titre *Que reste-t-il de la poésie?*

Dana Gioia a 40 ans quand son essai est publié par *The Atlantic*. Il travaille alors au service marketing de General Foods, une entreprise agroalimentaire américaine. Cela ne l'empêche pas, la nuit, d'écrire de la poésie (il publie *The Gods of Winter* cette même année 1991). Ni de penser son art tel qu'il est produit par ses confrères et réceptionné par le public.

Son constat est simple : la poésie tourne en vase clos. Les auteurs sont publiés dans des revues indigestes tenues par d'autres auteurs, les lectures en public sont des exercices d'autocongratulation fades où les poètes proposent leurs textes à un parterre d'auteurs qui rêvent à leur tour de lire leurs poèmes devant les mêmes.

Quant à l'économie du secteur, tout va bien : des tas de livres sont publiés (par d'autres auteurs) et lus (par d'autres auteurs). Pas de quoi gagner sa croûte, mais pour vivre, les poètes entrent à l'université apprendre leur art... à de futurs auteurs – qui à leur tour seront publiés par des revues indigestes, etc. Ce petit monde est ravi, souligne Gioia, mais en dehors, tout le monde s'en fiche. « *A l'image des fermes subventionnées qui produisent une nourriture dont personne ne veut, l'industrie de la poésie a été créée pour servir les intérêts des producteurs et non des consommateurs.* »

L'impact de l'article de Gioia est notable. Il déclenche discussions et controverses. Notamment sur la professionnalisation (réelle ou supposée) de la poésie, liée au développement des cursus d'écriture poétique à l'université. Et plus

« **A l'image des fermes subventionnées qui produisent une nourriture dont personne ne veut, l'industrie de la poésie a été créée pour servir les intérêts des producteurs.** »

globalement sur le rôle même de la poésie : si elle doit sortir du petit monde qui se regarde le nombril, vers où doit-elle aller? A qui s'adresse-t-elle? Gioia participe au débat, à la télévision et à la radio, devient connu et quitte, l'année suivante, son poste à General Foods pour se consacrer à l'écriture.

Trente ans après, où en est-on? En schématisant, la poésie américaine a suivi un double mouvement : elle n'a pas cessé de s'institutionnaliser tout en conquérant la culture pop. C'est Amanda Gorman, suivie par des millions de personnes sur Instagram et qui se voit commander un poème pour l'investiture de Joe Biden. C'est d'un côté Lana Del Rey qui publie un recueil de textes. C'est de l'autre Dana Gioia lui-même qui, en 2015, est devenu officiellement « *poète de la Californie* ».

Et en France? Si la sortie de cet essai résonne autant chez nous en 2021, ce n'est pas tant à cause d'une quelconque institutionnalisation (qui rêverait d'être le poète officiel de la région Paca?). Mais le phénomène de vase clos décrit par l'article est une réalité. La poésie reste un secteur élitiste malgré une profusion de publications géniales invisibles du public. Et les auteurs vivent non pas de leur art, mais de leur capacité à animer des ateliers d'écriture – ce qui n'est pas la même chose que des cursus d'écriture à l'université, même s'ils existent aussi en France, de façon marginale.

Ainsi, les poètes parlent aux poètes. Le phénomène n'est pas nouveau. Gioia peut sembler nostalgique d'une période idéale où la poésie aurait été lue et débattue par le grand public. Mais ce qu'il dénonce plus sûrement, c'est l'ambition perdue d'universalité du genre. On peut parier qu'elle tend à ressusciter. C'est qu'on assiste, en ce début de XXI^e siècle, à la fin des avant-gardes. C'est-à-dire des textes passionnants mais obscurs, qui tenaient autant de la performance que de la littérature, et qui ont pu laisser le public sur le bord de la route.

Au contraire, la poésie d'aujourd'hui veut lui parler. Cela passe bien sûr par les réseaux sociaux ou la scène, où de plus en plus de poètes se produisent, mais aussi dans l'édition traditionnelle. C'est le cas, frappant, avec Pierre Vincclair, porte-drapeau de la nouvelle génération, qui forge notamment dans *Agir non agir* (2020) le concept de poème « *intéressant* », c'est-à-dire clairement tourné vers la réception du lecteur. « *Il n'y a rien à perdre* », écrivait Gioia en 1991. « *La société considère déjà la poésie comme morte.* » 

DANA GIOIA QUE RESTE-T-IL DE LA POÉSIE ?

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Renaud Toulemonde.

Allia, 64 pp., 6,50 € (ebook : 3,99 €).